

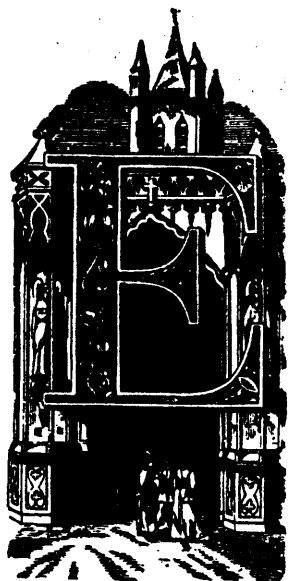
PIERRE HERVART

PAR CARLE FIX.

PROLOGUE

LE FEU DE ST. DENIS, OU LA VENGEANCE DE RAOUL.

(Pour l'Album.)—Suite.



T où m'avez-vous donc rencontré, mademoiselle, dit-il, si toutefois ma demande n'est pas une indiscretion ?

—Nullement, monsieur, et comme vous ne paraissez pas avoir une mémoire heureuse ; je vous rappellerai votre exclamation lorsque vous êtes passé à côté de ma mère et de moi sur la Place d'Armes. Vous souvenez-vous, maintenant ?

—Parfaitement Mademoiselle ; sans doute, j'ai eu tort, mais il m'est impossible de taire ce que je pense.

—Et ce que vous ne pensez pas aussi, n'est-ce pas ? ajouta Julie.

—Non Mademoiselle, rien que ce que je pense réellement.

—Et vous ne pouvez taire même ces choses là ?

—Même ces choses là.

—Alors je vous pardonnerai plus facilement.

—J'en suis vraiment content. Mais vous disiez tantôt, que vous ne pensiez pas que ce fût le hasard qui nous eût mis en présence l'un de l'autre pour la seconde fois. Expliquez-vous donc.

—Ce n'est pas difficile. J'ai cru que vous m'aviez suivie, et je crois que je ne me suis pas trompée.

—En effet, mademoiselle, vous avez raison ; je vous ai suivie de loin.

—J'en étais sûre. Mais après m'avoir laissée, ne m'avez-vous pas vue entrer chez monsieur Pouliotte ?

—Je vous jure que non.

—Mais alors pourquoi m'aviez-vous suivie la première fois ?

Par simple curiosité.

La veillée se prolongea assez tard, et Raoul s'en alla enchanté d'avoir fait la connaissance de mademoiselle Gagnon, mais fâché de ce qu'elle partait le lendemain.

Le jour suivant, dès l'aube, il se présenta chez le père Pouliotte, et le pria de lui servir d'intermédiaire auprès de Julie. Il prétendait déjà à la main de la jeune fille.

Le bonhomme lui démontra l'inopportunité de sa demande, lui dit qu'elle était engagée avec un autre, et qu'elle devait se marier prochainement.

—Quel est le nom de cet homme ? demanda Raoul.

—Pierre Hervart, répondit l'ancien matelot

Raoul fit présenter ses respects à madame et à mademoiselle Gagnon, et tout en s'en allant : "Tant pis pour lui" dit-il.

Et maintenant, faisons plus ample connaissance avec le vicomte Raoul de Lagusse.

C'était un beau grand garçon ; il pouvait avoir une trentaine d'années. Ses yeux, et ses cheveux étaient d'un noir d'ébène, et il avait des traits extrêmement réguliers. Il était très-recherché dans sa toilette, et toujours mis au dernier gout.

Comme on le voit, il n'avait pas échangé les étoffes fines de l'Angleterre, pour endosser le costume rustique des patriotes

Maintenant, quelques détails sur son éducation. Enfant, il fut toujours vagabond et incorrigible. A dix ans, il savait à peine lire ; mais personne de son âge ne l'aurait égalé pour manier la godille, conduire une embarcation, ou pour dénicher les oiseaux.

Pas une journée ne se passait sans qu'il n'eût quelque querelle avec ses camarades.

La fatalité voulut qu'un jour, à la suite d'une de ces batailles, un de ses antagonistes reçut une pierre à la tête. Le sang coula si fort, que l'on craignit pendant quelques temps pour les jours du petit blessé. Qui avait jeté la pierre ? c'est ce que l'on ne sut jamais au juste ; ce fut cependant à Raoul qu'on attribua ce mauvais coup, et les parents du petit blessé allèrent se plaindre chez monsieur de Lagusse, et le menacèrent d'un procès, s'il ne prenait garde à la conduite de son fils. Le soir du même jour, Raoul recevait de son père une mémorable fessée.

Le lendemain, quand on le chercha pour déjeuner, espérant qu'il était bien corrigé, on ne le trouva pas. De la journée, il ne reparut à la maison. Personne ne s'en occupa d'abord ; on était habitué aux incartades du petit récalcitrant. Mais arriva la nuit sans que Raoul ne donnât signe de vie. La bonne mère était très-inquiète, le pauvre père n'était pas très-rassuré. Le lendemain, de bonne heure, on se mit à la recherche du petit vagabond.

On le trouva tranquillement assis dans une rue peu éloignée du domicile, grignotant philosophiquement un morceau de pain sec, et en train de déjeuner ; c'est là qu'il avait couché à la belle étoile.

On le ramena donc à la maison.

Sur son chemin, le père lui tirait les oreilles. "Mauvais drôle, lui disait-il, n'as-tu pas pensé aux larmes que tu ferais verser à ta mère en te sauvant ainsi ?"

—Oui, répliqua l'enfant, j'y ai pensé, mais pourquoi m'avez-vous battu ?